

LA TERRE ET L'ENFANT

Enfant, sur la terre on se traîne,
Les yeux et l'âme émerveillés ;
Mais plus tard, on regarde à peine
Cette terre qu'on foule aux pieds,

Je sens déjà que je l'oublie,
Et parfois, songeur au front las,
Je m'en repens et me rallie
Aux enfants qui vivent plus bas.

Dé achés du sein de la mère,
De leurs petits pieds incertains
Ils vont reconnaître la terre,
Et pressent tout de leurs deux mains.

Ils ont de graves tête-à-tête
Avec le chien de la maison ;
Ils voient courir la moindre bête
Dans les profondeurs du gazon :

Ils écoutent l'herbe qui pousse,
Eux seuls respirent son parfum ;
Ils contemplent les brins de mousse
Et les grains de sable un par un.

Par tous les calices baissée,
Leur bouche est au niveau des fleurs,
Et c'est souvent de la rosée
Qu'on essuie en séchant leurs pleurs.

SULLY-PRUD'HOMME,
De l'Académie Française.

LA QUEUE DU DIABLE

CONTE MARITIME



Le brick l'*Espérance* fait voile pour Brest.

Le temps est calme. Sur le bleu sombre du ciel, les étoiles scintillent.

Un vent favorable gonfle la voilure du navire, et, à part l'homme chargé du gouvernail, tout l'équipage est groupé à l'avant autour d'un matelot qui répond au singulier nom de Mathurin l'Enflé.

L'Enflé bourre sa pipe et savoure un volumineux morceau de tabac-carotte, trahi par une flexion bien accentuée de la joue gauche.

Ce sont les préliminaires d'une histoire, à en juger par l'impatience peinte sur tous les visages. Mathurin ménage ses effets. Lentement il allume "Mathurin" : c'est le nom dont il baptise une affreuse pipe anglaise, noire comme le charbon. Sans égard pour son auditoire qui attend, bouche bée, le récit quotidien, le conteur prend son temps. Profitons en pour faire un peu sa connaissance.

L'Enflé, ou plutôt Galarec, de son nom véritable, doit avoir bientôt cinquante ans. Il est né à Groix, de pauvres pêcheurs qui ne lui ont laissé pour tout héritage que son rude métier de marin.

Il est plutôt laid ; mais son visage bronzé par le soleil, encadré par une barbe grise, plantée en broussaille, respire la bonne humeur. Ses yeux verts, d'une extrême mobilité, ont une expression malicieuse.

Il a la taille courte, mais bien prise, des mains énormes et des pieds à l'avenant.

Vigoureux, énergique, il est toujours gai, même aux instants critiques.

Partout où il embarque, il devient vite l'ami de l'équipage, grâce à son inimitable talent de conteur.

L'homme n'est pas parfait.

Mathurin se garde bien de faire exception à la règle. Il adore le tafia, prend plaisir à déguster le rhum et ne dédaigne pas un verre d'eau-de-vie.

Il abuse même parfois du tafia...

Mais voici l'histoire qui commence :

—Cric ! prononce l'Enflé d'une voix tonnante, suivant l'inévitable formule.

—Crac ! répond l'équipage comme un seul homme.

Et le silence s'établit aussitôt.

—Pipe à bâbord ! Chique à tribord ! Attention matelot, ouvre bien tes "manches à vent" et retiens ce que je vais avoir celui de vous envoyer en douceur.

—Dis-nous le titre de ton histoire, hasarde un auditeur.

—Mille tonnerres ! ferme ton panneau, toi ! Si tu coupes comme ça le grelin de mon récit, il s'en ira en dérive, et va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

Pour lors, reste en panne. Je recommence : Cric !

—Crac !

—Mon grand-père était un crâne marin, mes lascars, un fier-à-bras, je vous en réponds. Il commandait alors le *Superbe*, un grand trois-mâts franc, appartenant au plus riche armateur du Havre.

A c'te heure, il revenait des Indes et naviguait par le travers des "Birvideaux."

Ta connais ça : une grande plature des roches au nord de Belle-Ile-en-Mer.

Il ventait bonne brise de Saronas (sud-ouest).

Le navire filait comme une mouette.

On avait hissé et bordé toute la toile : grands focs, petits focs, huniers, perroquets, brigantines, voiles d'étai, bonnettes, tout !

Une vraie plaisance, quoi !

—Ah ça ! tu vas me dire si ton grand-père commandait un si beau navire, comment n'es-tu qu'un pauvre gabier sans sou ni maille !

—Patience, les vieux. Je vais t'expliquer pour quoi tout à l'heure.

Satan est pour un brin dans l'affaire.

Pour lors, Cric !

—Crac !

Le vent tombe tout d'un coup. Les voiles pendent le long des vergues, en ralingue, comme du linge au sec. La mer devient houleuse et le ciel noir comme de l'encre.

Nous autres, marins, on sait ce que ça veut dire : c'est l'annonce d'un coup de chien. Pas vrai, les enfants !

—Pour sûr !

Après l'approbation générale, Mathurin continue :

—Amène les perroquets ! commande le capitaine ; amène les huniers ! amène ! amène !

Tout est halé bas et paré vivement, car l'équipage du *Superbe* était un rude, mes fistons, foi de Galarec.

Les panneaux sont condamnés, des filières tendues de l'avant à l'arrière pour se tenir sur le pont ; enfin, le trois-mâts, à la cape, sous son foc et ses basses voiles, attend l'orage.

Le grain éclate.

Le vent siffle dans les haubans à faire froid aux os ; le navire tangue et roule à donner le mal de mer à tous les terriens possibles, s'ils pouvaient tenir à bord.

Ta sais, les gars, que mon grand-père avait fait le tour du monde. Il avait passé le cap Horn, et même, à ce que m'a dit mon père, dansé un rigodon avec la reine Pomaré. Je ne sais plus laquelle, vu que toutes les reines de ces pays là s'appellent Pomaré.

Enfin, salut Sa Majesté.

Ici, Mathurin se découvre. L'équipage l'imité.

—Eh bien, ajoute le conteur, jamais de sa vie le papa Galarec n'avait vu pareille danse.

Un coup de mer brise l'artimon. Le vent l'emporte toile et tout, comme si ça n'était que des brins de paille et du papier.

Mon grand-père reste calme. Il rassure l'équipage et donne des ordres, à seule fin de tenir bon contre la tourmente.

L'ouragan redouble.

Abomination de la désolation !... Mes pauvres enfants !... Le gouvernail est enlevé par une lame qui balaye le pont de l'arrière à l'avant !

Le navire passe sous l'écume.

On n'en mène par large dans ces moments-là, pas vrai ? Ça vous coupe la respiration. Quand le *Superbe* revient à flot, on se compte en tremblant.

Il ne manque personne.

Plus d'artimon, plus de gouvernail !... Le trois-mâts est perdu.

—C'est fait de nous, pense le capitaine. Recommandons-nous à Dieu, mes fils, dit-il.

Et tout le monde se découvre, tandis qu'il récite à haute voix la prière du soir.

—Dieu tout-puissant, protège-nous, finit mon aïeul.

—Amen, répond l'équipage.

Ils sont tous prêts à mourir.

—Cric !

—Crac !

—La nuit est venue...

Le *Superbe*, désarmé, dérive comme une épave, au gré de la mer et du vent.

Tout à coup, un éclair fait voir aux matelots une terre devant eux.

C'est Groix, mes vieux, Groix et ses côtes terribles contre lesquelles la mer déferle avec une fureur sans pareille.

C'en est fait ! le *Superbe* va s'ouvrir sur les roches. La peur saisit les matelots. Seul, mon grand-père attend la mort sans trembler.

Mathurin n'a pas besoin cette fois de réveiller l'attention par le cric ! traditionnel. L'équipage de l'*Espérance* l'écoute religieusement ; on n'entend que le clapotis de l'eau contre les flancs du brick.

Mais l'Enflé s'arrête pour rallumer sa pipe. L'opération faite, il reprend :

—Une grande lueur illumine soudain le *Superbe*. Une forte odeur de soufre prend tout un chacun à la gorge. Une voix moqueuse entonne un chant joyeux.

Foi de vrai gabier, c'était le diable en personne naturelle, tout comme moi qui vous parle. Il était sur la dunette, à côté de papa Galarec, un peu surpris de la compagnie.

—Mais par où est-il entré ? demande le mousse.

—T'es trop curieux pour ton âge, mon saillon.

Sait-on jamais d'où il vient, ce particulier là ?

—Alors ton grand-père l'a vu ? questionne un matelot.

—Va comme je te vois l'Haricot... Ah ça ! mais si tu ne veux pas que je parle, faut le dire, les enfants. J'aime pas qu'on navigue dans mes eaux, tu sais !

—Si ! si ! continue l'Enflé !

Cela est crié d'une seule voix. Le mousse et l'Haricot se mordent la langue, bien décidés à ne plus interrompre.

Mathurin reprend :

—C'était bien Belzébuth, censément un surnom du diable, comme qui dirait aussi Méphisto. Il avait sur lui sa tenue des grands jours, toute rouge, avec des signolades en or et puis des diamants qu'on aurait pris pour des étoiles du ciel. De ses cheveux, que la rafale faisait flotter de tous les bords, s'échappaient des lueurs et des étincelles comme d'une cheminée de vapeur. Ses pieds et ses mains avaient des griffes rouges comme des petites clous chauffés au feu. Ses yeux brillaient ainsi que le phare de Groix, qu'on aperçoit là bas sur tribord, et, de sa longue queue, il balayait la dunette mieux qu'un pelta avec un faubert de premier gabarit.

Les marins du *Superbe* veulent se signer, mais la force leur manque.

Papa Galarec dévisage le particulier sans sourciller :

—Hé ! hé ! mes petits, fait Satan, avec un sourire aussi gracieux que celui d'un requin, j'arrive à temps pour sauver votre pauvre carcasse. Mille diables ! vous n'étiez pas loin d'entrer dans mes domaines.

Or, tu sais tous qu'une des portes du royaume de Satan est à Groix, dans la falaise. Au pays, nous appelons ça le trou de l'Enfer.

C'est une grotte si profonde, que pas un n'a pu aller jusqu'au fond, et pour cause. Les plus hardis y ont disparu. Quand il y a gros temps, la mer y fait le bruit de mille caronades. On dirait que la terre va s'ouvrir.

Si des malheureux, poussés par la tempête, s'en approchent de trop près, ils sont entraînés dans le gouffre, et, dame ! s'ils ne sont pas en règle avec le ciel, ils vont tout droit chez Belzébuth.

Je vous disais donc que Satan était en veine de bonne humeur ce jour-là. Il voulait se montrer bon luron pour le *Superbe*. Après le petit discours de tout à l'heure, il ajoute, en s'adressant au capitaine